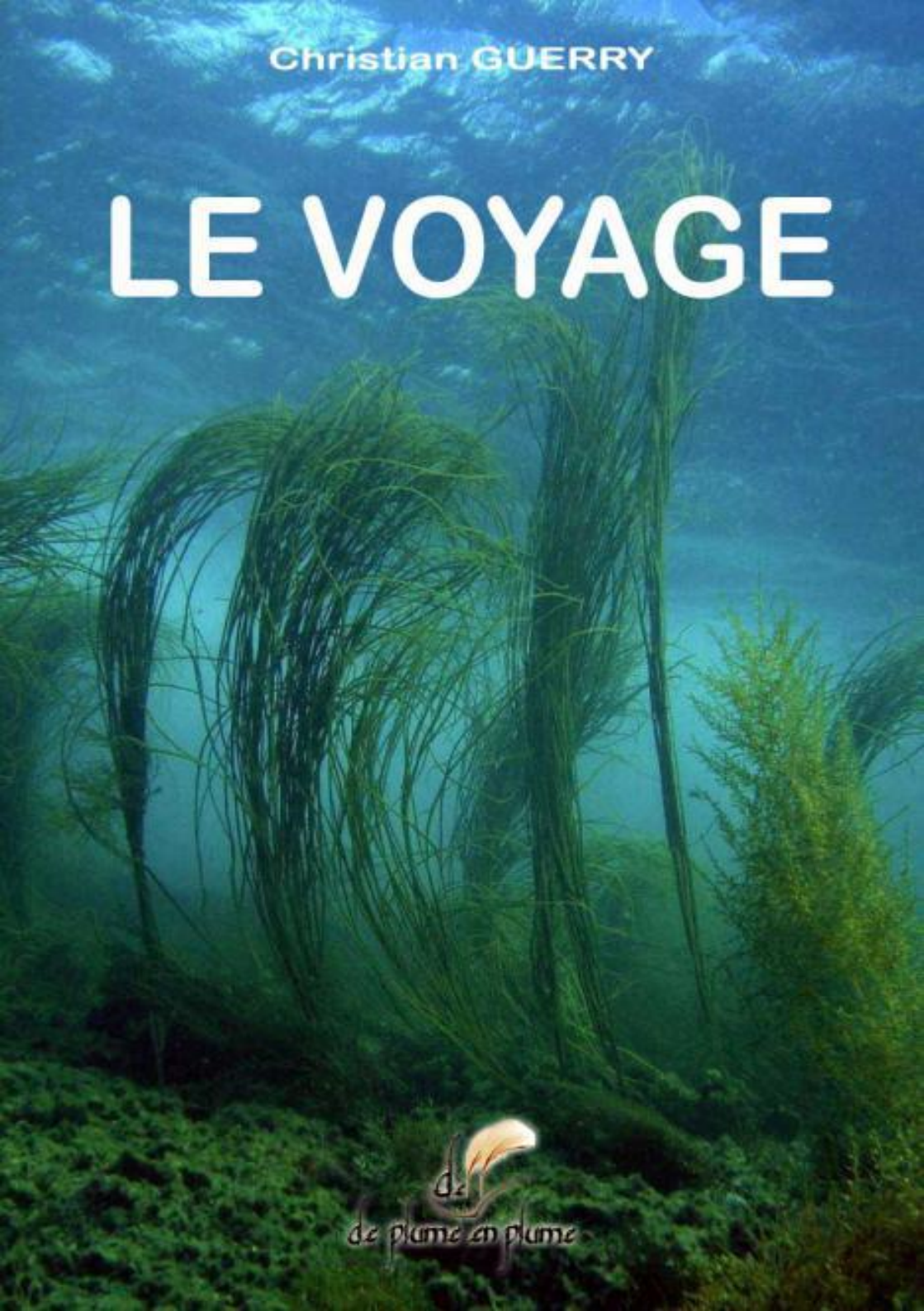
Christian GUERRY

LE VOYAGE



de plume en plume

Le Voyage

Roman (genre?)

La fraîcheur du verre soulage son visage, sur lequel le soleil de septembre à lâché ses dernières fureurs. Les rayons de lumière donnent à la bière blonde, les reflets d'un atelier d'orfèvre. Son œil qu'y si plaque, s'amuse de voir ce milieu aquatique, d'où remontent une multitude de toutes petites bulles, comme nées de geysers naissant dans les grands fonds. Une odeur de viande rôtie titille ses narines, excite son appétit féroce. Il faut dire que la journée a été rude. Depuis la première heure, il tente de monter un barbecue acheté la veille, choisi par son épouse dans un supermarché. Il a du s'y prendre par trois fois. La notice en danois, ne semblait pas très claire, et toujours il restait une pièce…

- Alors, tu vas les donner tes saucisses ou t'as changé d'avis ? Tu attends que le rosé soit chaud ?

Il sursaute et revient en une fraction de seconde à la réalité. Arnaud, un solide gaillard au facies carré, à la mâchoire anguleuse est allongé dans l'herbe et vient de l'apostropher. Ses grands yeux bleus pleins d'une exquise malice, le feraient ressembler à un adolescent. Maintenant ça lui revient, lui et son épouse reçoivent ce midi, un couple d'amis avec leurs deux enfants, pour une grillade dans le jardin de leur petite villa des hauteurs de Toulon. Leurs deux chérubins ont presque le même âge que Mickaël et Sophie, les deux petites terreurs autochtones de sept et de neuf ans.
Les enfants jouent, crient, se chamaillent gaiement prés du portique. Les femmes terminent de disposer sur la table un de ces apéros dont

seul le sud de la France a le secret, où trônent anchois, poivrons confits et toasts de tapenade.
Il tourne les saucisses, les merguez les brochettes. Les assiettes se remplissent, mais se vident aussitôt, comme aspirées vers cette tablée.

- Encore, encore, encore… scandent les enfants, repris par les adultes.
- Eh, Oh, ça vient… c'est pas un serveur qu'il vous faut, c'est un pont humanitaire !!

L'instant semble figé, telle une carte postale, un moment de bonheur et de tranquillité.
Le cliquetis des verres, tantôt d'un rose pâle, et revenant au blanc, accompagnent le flot d'un Provence bien frais. Les marmots s'éclaboussent de leurs gobelets d'eau. Arnaud tente d'intervenir.

- Oh ! laisse les donc faire, il fait si chaud, j'en ferais bien autant.

Sa phrase n'est pas finie qu'il reçoit à son tour un grand verre d'eau en plein visage.

- Ah c'est la guerre ? Pas de quartiers !

Et voici grands et petits dans un combat des plus sérieux à travers tout le jardin.
Les hommes sont vaincus, amenés à se rendre devant un tir trop fourni. Les enfants ont trouvé des complices auprès des deux mamans, dans un mépris total des règles de conflit, des conventions de Genève. Les voici donc soumis, réduits en esclavage. Sur leur dos, ils doivent porter chaque gamin pour des joutes chevaleresques.

- Regarde-moi ces grands dadais ! soupire une maman.

Le rire est à son comble, la pelouse n'est plus qu'un vaste champ de bataille jonché de gobelets.
Un sifflement strident se fait entendre, accompagné d'une vibration,

là, sur sa poitrine.
Il s'arrête tout net.

- Ah c'est mon bipper, je dois aller passer un coup de fil, lâchez moi la bride les enfants, Jolly Jumper revient très vite.

Son visage, une microseconde, s'est métamorphosé. On aurait pu en compter chaque muscle, mais un moment seulement… Il arbore maintenant un grand sourire, celui des jours de fête. Son épouse, n'a rien perdu de cet instant. Sans la moindre parole, ils se sont dit beaucoup en une fraction de temps qui aura échappé à l'assemblée joyeuse.
Il s'éloigne quelques minutes, puis revient, l'air jovial.

- C'est le club de plongée, la sortie de ce week-end est annulée, dommage, avec cette météo ! Un répit pour les daurades, quelles veinardes !

L'après-midi s'étire en folles rigolades.
Déjà le mont Faron s'habille de teintes feu et ocre.
Plus au sud, la rade semble finir sa journée, la mer est limpide, d'un bleu intense et sombre, sans la moindre vaguelette, tout bruit s'est arrêté. Une légère brume donne encore plus de relief, plus de majesté, à l'île de Porquerolles. Les cigales s'égosillent en un dernier concert. Les senteurs de la mer et des forêts de pins se mêlent à celles des herbes, des thyms, des romarins, de la fragrance des fleurs.

- Bon c'est pas tout, ça, mais y en a qui bossent demain ! On vous laisse. C'était une journée vraiment super. On se remet ça en quinze si le temps le permet.

- Ok, pas d'blème, le plaisir était pour nous, arrivederci !

Le couple reste seul avec ses deux enfants, déjà somnolents.

- Allez vite, une douche et au lit, on rangera demain. C’est papa qui vous couche.

Une histoire contée, de conquête, de héros et de belle princesse, un bisou sur le front, une main passée amoureusement sur leurs cheveux blonds, il éteint la lumière et sort à reculons. Il ne veut pas perdre une seule seconde de cette vision de paix et d’insouciance.

- Bonne nuit Mickaël, bonne nuit Sophie. Je travaille demain je vous ramène une surprise, je vous aime.
- Bonne nuit papa, on t’aime aussi.

Il rejoint son épouse qui déjà s’apprête à se coucher. Elle porte sa nuisette de soie fine qu’il lui avait offerte pour un anniversaire de mariage. Elle a défait ses longs cheveux. En passant devant la lampe de chevet, le jeu des transparences invite son œil coquin à des voyages exotiques. Elle lui sourit, elle est belle, il l’aime plus que tout. La lumière s’éteindra, sans un mot qui ne soit d’Eros ou Cupidon.

Cette nuit, leurs deux corps s’étreindront avec la fougue d’une première fois, s’aimeront avec la force d’une dernière fois.

****

Il est déjà debout quand le réveil sonne. Le café est déjà avalé.
Il retourne dans la chambre.

- Rendors-toi, j’avais oublié d’éteindre le réveil, il n’est que cinq heures.
- Non c’est bien comme ça. Fais attention à toi. Mickaël, je crois qu’il voudrait une tablette pour son anniversaire, il faudra qu’on en

parle quand tu rentres.

- Mais, je..
- Non, je sais, ne dis rien, c’est bien comme ça, je t’aime. Remplis la gamelle du chien et referme la porte à clef.
Sans autre mot, elle se retourne, éteint la lampe. Il ne voit pas la larme qui coule sur sa joue.
- Dors bien chérie, à très vite.

Il sort sa moto du garage. Il referme le portail derrière lui. Il démarre sa Japauto 1000 qu’il bichonne depuis ses jeunes années. Ses quatre cylindres sifflent dans le petit matin. Les six pipes d’échappement chromées brillent de tous leurs feux sous le soleil levant. Il descend vers la rade. Il a laissé son blouson ouvert, sa visière levée, comme pour avaler tout l’air qu’il pourra voler de cette ville encore endormie. La fraîcheur matinale le fait frissonner. Il sait que déjà, son voyage commence. Non pas ce voyage qui consiste à aller d’un point à un autre, non. La planète, il l’aura parcourue en tous sens, en toutes conditions. Ce voyage intérieur, cette métamorphose, qui consiste à laisser là sa famille, ses amis, sa maison, et plus loin encore, ses sentiments, ses pensées, son image, jusqu’à sa personnalité, son humanité. C’est pour lui une question de survie. Son retour en dépend. Il descend maintenant vers la route de Sainte Maxime qui le conduira jusqu’au cœur de Toulon, puis il suivra la côte jusqu’à Saint Mandrier et continuera encore jusqu’à l’extrême pointe de la presqu’île. Il a un peu de temps devant lui. Il fait corps avec sa moto, en ressent chaque vibration, chaque caprice, chaque colère. Il fait cracher au moteur toute la calamine dans la grande ligne droite. Il devient lui-même une mécanique, une machine

hurlante. Déjà, il ne pense plus. Il tente de visualiser chacun de ses muscles, de les tester, de pouvoir leur faire confiance. Ils vont être ses seuls alliés, ses seuls amis, sa seule chaleur, dans ce périple. Déjà, les visages amis se dissipent. Il veut les oublier, il ne les connait plus, il ne se connait plus, il n'est jamais venu, il n'a plus de projets, plus de buts, plus d'envie, ni même d'appétit. Il ne sent plus le froid, son corps se ferme à la douleur, à toute sensation. Peu à peu, il verrouille son cerveau. Il invite son instinct à prendre les commandes.
Déjà se profile le mur du QG rehaussé de barbelés. Le projecteur du mirador de droite ne l'a pas raté. La porte s'ouvre, Il est très attendu. Il est un nageur de combat, des forces très secrètes du commando Hubert.

Il gare sa machine sous le petit préau. Il coupe le contact ? Il retire les clés. Il se voit faire chaque geste, il ne réfléchit plus, obéit à une logique, à une discipline. En passant le portail, il a laissé quelqu'un qu'il ne reconnait plus. Il n'est maintenant plus qu'un soldat. Peu à peu, il va abandonner tout geste superflu. Chacune de ses phrases sera des plus succinctes, allant à l'essentiel.

- Alors, t'as pris ton maillot, ta serviette ? lui lance un supérieur qui vient à sa rencontre.
- Oh, ta gueule. C'est quoi les réjouissances ?

Les deux hommes se connaissent bien. Entre eux point de chichis, point de courbettes et point de procédure. Ils ont dormi souvent dans des cales d'avion, la tête posée sur un barda trop lourd, un fusil d'assaut leur rentrant dans les côtes. Ensemble ils ont vécu ces montées d'adrénaline qui en font des accrocs du danger, des bêtes de combat. Ensemble, ils ont connu ces retours épuisés, balotés sur les

flots, portant à leurs côtés un camarade tombé.
L'instant des retrouvailles passé, les visages sont graves, sérieux, concentrés.

- Oh, presque rien… une ballade. Tu pars juste poser un patch sur la porte d'une cabane. Dés demain tu es là. Un gamin peut le faire.
- Qui m'accompagne ?
- T'es seul ma poule. Avec ton fichu caractère, j'ai pu trouver personne pour t'accompagner.
- Le matos ?
- Le minimum. Ton poumon, ta lame et ta boussole, ta lunette de nuit. Pas de gyroscope, si y'a du schcroumpf, son écho ferait de toi un pigeon tout trouvé. Ah, aussi ta mono-palme, j'allais oublier.
- Ma mono-palme ?
- Oui, tu vas me remercier, je te le garantie.
- Un SIG ?
- Pourquoi faire grand dieu, t'as jamais su tirer, tu te ferais mal avec ça.
- T'es une mère pour moi.
- Vas chier ! Allez, en salle de visio dans une minute on est avec le ministère de la défense. Un pailleux cravaté va t'expliquer comment faire ton métier.

Deux heures passent ainsi, à penser chaque détail, à visualiser les photos aériennes du lieu d'intervention. La zone n'est pas facile d'accès; sur la droite une plage, sur la gauche, un petit estuaire, probablement marécageux, et à l'arrière une zone boisée puis très

vite une ville à forte densité.
L'objectif est de la plus haute importance stratégique. Il s'agit de coller sur l'édifice un petit émetteur radar qui guidera sur lui un missile, calé sur la fréquence émise.

- Mais y'a trente ans qu'on bosse plus comme ça, tu l'as trouvé à la brocante ?
- L'endroit est en zone obscure pour les satellites et le guidage par photo n'est pas possible. De plus on n'a personne dans le coin pour lancer un missile auto-guidé. D'ici quelques heures, si les diplomates rentrent bredouilles, on doit neutraliser leur centre de commandement. T'as vu le terrain ? c'est craignos. Paris ne veut aucun dommage civil. Pour un tir précis dans ce cloaque, t'as une autre idée ? L'hélico vient d'arriver dans la cour. Il te laisse sur le Charles de Gaulle. Tu vas en Rafale jusqu'à Malte, puis deux heures d'A400M et tu sautes en eaux internationales, tout ça aux frais de la princesse. Un zodiac devrait essayer de t'approcher un max, mais ne rêve pas. Pour le reste,… la routine. Allez, casse toi, fais gaffe à toi et silence radio.
- Oui mon général, bien mon général.
- Et ma main dans ta gueule ?

****

Il vient de franchir une nouvelle étape de ce qu'il nomme « son voyage ». Il entre dans un total mutisme. Désormais tout son être n'est braqué que sur son objectif, sur les moyens d'y parvenir et si possible revenir. Il passe et repasse l'ensemble du dossier, visualise chaque image, se voit en situation, maintes fois recommence.
Les couleurs du matin, vues depuis le cockpit sur la Méditerranée, en font un espace magique. Chaque teinte du ciel et de la mer, chaque dégradé, de bleu, d'orange, de jaune tendre, de gris pâles viennent droit des palettes des dieux. Il ne voit rien de tout cela. Il est concentré, hors du monde, comme en apesanteur. Peu à peu, il s'enfonce plus loin dans une sorte d'hypnose consciente.

Le voilà maintenant dans l'A400M. Il vérifie une dernière fois son matériel. Son poumon, tout d'abord, dont dépendra sa vie. Les manos sont OK, le sas n'a pas de fuite. La moindre bulle qui pourrait remonter en surface compromettrait tout le projet. Quelques barres protéinées, une poche d'eau avec un tube, pour pouvoir s'hydrater… La mono-palme, quelle drôle d'idée… à fixer dans le dos. La lunette de nuit, pas de problème…
La lame est en place, elle se débloque facilement, la gaine en bon état, pour ne pas le blesser. Sa brillance le fascine, il le fait miroiter. Sa ligne est élégante, élancée. Il inspire force et respect…
Il couvre son visage d'une peinture noire. Cette fois, il n'ira pas plus loin, son visage n'est plus reconnaissable, il n'est plus un humain. Il s'endort.

Une franche poigne qu'il juge trop virile, l'arrache violemment de l'étreinte de

Morphée.
- Largage, moins 8 minutes… un café, autre chose ?
-Non. Altitude ?
-On est en radada… six cents pieds. Contact radio avec le zodiac.

Sans un mot, il fixe son sac-harnais, juste une petite aile. A cette altitude, il n'y a pas de temps pour un parachute de secours. Il resserre chaque sangle, se lève et s'approche de la porte arrière gauche ou vient de s'allumer une lumière rouge. Pas la moindre émotion n'éclaire son visage, ni peur, ni crainte, ni même excitation. Ses gestes sont précis, maintes fois répétés. Il fixe le mousqueton de la SOA au câble d'acier. Cette sangle ouvrira le parachute automatiquement. La porte s'ouvre, le bruit de l'air qui s'engouffre est assourdissant. Le largueur s'approche. Il vérifie les attaches. Les yeux sont maintenant fixés sur la lumière qui bientôt va passer au vert.
-Go, go, go !…
Une forte secousse, l'aile se déploie, l'avion est déjà loin. C'est le soir, la nuit tombe sur une mer calme. Déjà, les reflets de la lune la font scintiller. Le zodiac est bien là et se dirige vers lui faisant dans l'eau de grandes gerbes blanches. Contact visuel établi.
Il ne craint pas l'impact, la mer, il la connait, il l'attend presque, elle est son alliée, elle est son élément, sa seconde nature. Des bras puissants le hissent sur le canot. Les toiles et les sangles sont tirées hors de l'eau. Il se cramponne, il ne dit mot. Ses mâchoires sont serrées, son regard est fixé vers les lumières qui semblent apparaître définissant ainsi la ligne d'horizon.
A l'avant de l'embarcation est sanglé un cylindre noir, un tracteur Vostock, un engin sous-marin, les tout derniers livrés, en

miniaturisés. Il a une autonomie de quatre heures, pour une vitesse de cinq nœuds, ça devrait faire l'affaire.

Le canot ralenti.
-On ne peut pas s'approcher plus sans risquer d'être vus. On doit vous laisser là. Position enregistrée ? Ok ?
-Ok.
-On sera là dans 3 heures, on attendra 2 heures. Si pas de contact, nagez cap 360. On vous retrouvera.
-Ok, merci les gars, à tout'.
Les hommes mettent l'engin à l'eau. Il flotte non loin d'eux. Le nageur de combat, tout de noir vêtu, se glisse dans l'eau sombre en une parfaite osmose. Il semble qu'il n'ait jamais existé. Le zodiac s'éloigne…

****

En plongée à trois mètres, cela devrait suffire. Cap sur le petit estuaire. Jusque là, c'est du beurre.
Il se laisse tirer par la machine, crispé à deux poignées en guise de commandes, sans un bruit, sans une vibration. Les seules lumières perceptibles, viennent des cadrans des manos, de la boussole qu'il porte à son bras. Sous lui, s'étale toute une immensité, une vie de ténèbres, un gouffre d'obscurité, l'antre de tous les démons, … il se sent l'un des leurs. Le temps n'existe plus.
Le mouvement des vagues commence à se faire sentir. Le fond se rapproche surement. Une montée vers la surface ne serait pas un luxe. Il s'en approche donc, et dans un mouvement d'une infinie

douceur, d’une infinie lenteur, il émerge le haut de son crâne, jusqu’au dessous des yeux, sans clapot, sans la moindre agitation. Encore quelques minutes, et la côte s’approche. Il va droit vers l’estuaire qu’il connait comme sa poche, qu’il a visualisé, qu’en imagination il a tant visité. L’eau qui l’entoure se rafraîchit très vite.

- C’est bon signe, pense t’il. Je suis dans le courant qui vient de la rivière.

De grandes algues géantes l’obligent à louvoyer. Elles remontent du fond vers la surface, elles deviennent une véritable forêt qui semble impénétrable.

- Je vais bousiller la mécanique si je continue comme ça. A cette heure, va trouver un taxi.

Il doit faire demi-tour et revient vers la plage. Il se pose sur le fond à cent mètres de la rive, non loin d’un gros rocher. Il remplit le ballast pour tenir la machine immergée. Il l’attache au rocher à l’aide d’un filin d’acier, chausse sa mono-palme. Son corps devient poisson. Tous ses muscles bandés, il oscille dans le flot, concentrant la puissance vers le bas de ses pieds. Il prend de la vitesse. Ses genoux sont serrés, il n’a plus de jambes, seul un corps de dauphin, ou plutôt de monstre marin. Les deux bras en avant, il se fraie un passage dans les algues géantes. Il ne doit désormais, plus être loin de l’objectif. A nouveau il tente un regard, selon la même procédure. Il est prés d’une vieille digue, d’un ancien ponton, reste d’un ancien port. Il aperçoit un couple assis sur un tronc d’arbre couché. Ils se tiennent la main.

- Mais cassez vous le là !

se dit-il à voix basse.

- Allez tirer un coup, profitez de la vie, ne revenez pas là, demain sera

l’enfer ! … mais que m’arrive t’il, je me mets à penser. C’est surement l’heure de la retraite pour moi. Surtout ne pas penser, ne pas penser… ne pas penser.

Il replonge la tête, contourne les amoureux. Il est désormais en zone de marécage, quasi à découvert, juste quelques roseaux. Il raccroche sa palme dans son dos. Il rampe plus qu’il ne nage, dans une boue putride. Il parait immobile. Chaque geste est d’une lenteur qui ne semble pas humaine. Il est maintenant un reptile, une bête à sang froid qui guette une proie. Il porte sa main à sa lame. Il n’hésitera pas l’ombre d’une seconde.
L’objectif est en vue. C’est juste un petit cabanon sans la moindre prétention, un abri de pêcheur, de chasseur de canards. Une petite bute doit-être escaladée pour sortir du fossé. Une zone herbeuse doit encore être franchie pour clôturer la mission. Une multitude de crapauds cesse de croasser et plonge d’un seul coup dans un bruit de claquettes.

- Ah, les cons !

Un homme vient par ici… surement une sentinelle, un homme de gué. Il s’approche lentement et inspecte les lieux, l’air interrogateur. Il soulève son burnous et se met à pisser.
Le nageur ne bronche pas. Il est comme encastré dans la boue noire protectrice.
Un fort relent d’urine lui brûle les narines. Il ne fait plus le moindre geste perceptible. Sa main prend le poignard qui est prêt à trancher une gorge, à plonger dans un cœur, comme un automatisme, sans la moindre frayeur, le moindre frémissement… une machine à tuer.

- Tiens le v’la qui se barre. Au moins je suis sûr qu’il m’a pas vu, il m’aurait chié dessus, cet abruti.

Plus d’une heure sera encore nécessaire pour franchir les quelques mètres restants, en glissant lentement vers le mur arrière du bâtiment. Il y fixe l’émetteur, enclenche le signal.

- Taïaut maintenant, fissa, fissa.

Il marche promptement vers le fossé et s’y laisse glisser en prenant mille précautions pour ne pas faire le moindre bruit, la moindre vague. Il refait ensuite le même chemin qu’il a déjà parcouru, traverse la jungle d’algues. Son Vostock n’est plus qu’à quelques battements de sa palme. Il fonce vers le large à faible profondeur.

Une joie indicible commence à l’envahir. Tout d’abord un frisson… puis une vraie ivresse. Il remonte en surface, et respire l’air frais, il crie, il rit et chante… il insulte la lune. Quelques poissons volants semblent s’en effrayer. Cet état d’euphorie, proche de la folie lui semble délicieux. Aucun vin de Provence, d’Anjou, d’Artois, d’Amérique ou de Mars, aucun alcool sortant d’un alambic, jamais n’aura saoulé avec tant de délice. Ses sens lui semblent démultipliés, il est devin, il est médium, il devient Dieu après avoir été démon.

Un projecteur balaie la surface de son faisceau violent. L’homme immédiatement replonge et s’approche prudemment entre deux eaux.

- C’est bien le canot ! Ils sont calés comme du papier musique, pense t’il.

Il sort de l’eau à la proue de l’esquif.

- Salut les filles ! Eh ben il vous en aura fallu du temps pour vous maquiller !

Aucune raillerie, en retour, ne fuse du canot. L’homme revient de

mission en totale immersion en territoire potentiellement hostile. Il vient de reparaître, surgi des profondeurs, apparut du néant. Il est impressionnant, même pour ces gars habitués de l'extrême. Le respect se lit sur chaque visage. On, le hisse à bord, il s'assoupit et sombre dans un profond sommeil.

Le voyage retour s'effectue dans une semi-conscience. On le ballote plus qu'il n'avance, de frégate en Transall, d'états majors en casernes… il ne saurait le dire. Chaque fois qu'il le peut, il reprend une douche, comme pour laisser sur place, ses oripeaux appartenant à une vie cachée, chaque grain de poussière d'une errance passée. Rien ne doit revenir dans la nouvelle vie que dés demain il tentera de commencer.

L'hélico maintenant le ramène à Toulon. Ce n'est qu'en vue de la rade bleu azur, qu'il repense à sa femme, à sa vie, qu'il se remémore le sourire des enfants.

- Zut, la clé du garage… ah non je l'avais laissée sur la moto.
- Une tablette ? c'est pas un peu violent, quels jeux va-t-il y mettre, il n'a que neuf ans… enfin, je le surveillerai, j'y jouerai avec lui…. Et si il fait l'andouille, Sophie va tout cafter, on peut lui faire confiance…
- Il n'y a plus de charbon de bois pour le barbeuq' de la semaine prochaine, je vais passer par le supermarché… et aussi du rosé, il n'était pas mauvais…

Son « voyage » est fini.

Publication certifiée par De Plume en Plume le 18-09-2014 :
https://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : czerny31

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Le Voyage sur DPP